
50

LA VEUVE

DE QUINZE ANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Par MM. THÉAULON et ADOLPHE (Capelle).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 SEPTEMBRE 1826.

PRIX : 1 FR. 50.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N° 51.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAINT-ERNEST, capitaine de vaisseau.	M. Lafont.
ANAIS, sa jeune épouse.	Mlle Jenny Colon.
Madame D'HERMOND, amie et gouvernante d'Anaïs.	Mme Guillemin.
Un Domestique.	
M. de GOURNY, propriétaire, personnage ridicule. (Mise élégante; mais exagérée.)	M. Lepeintre Jeune.

La scène se passe dans un château à quelques lieues de Paris.

Nota. S'adresser, pour avoir la musique de cet ouvrage, à M. Hus-Desforges, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA VEUVE DE QUINZE ANS,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un très beau salon. Des meubles, une harpe et une toilette élégante ornent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME D'HERMOND, SAINT-ERNEST, *en redingote bleue, et en pantalon blanc, qu'il ne quitte point.*

MADAME D'HERMOND.

Eh quoi! c'est vous, monsieur Armand?

SAINT-ERNEST.

Oui, madame d'Hermond, c'est moi-même, Armand de Saint-Ernest, le mari de votre jeune élève... D'où vient votre surprise?

MADAME D'HERMOND.

Elle est bien naturelle après votre naufrage.

SAINT-ERNEST.

Vous l'avez appris?

MADAME D'HERMOND.

Par notre correspondant de Hambourg, qui croyait que vous aviez péri dans ce désastre.

SAINT-ERNEST.

C'est-à-dire que l'on me croit mort?

MADAME D'HERMOND.

Certainement, et voilà pourquoi vos gens sont en deuil.

SAINT-ERNEST.

En effet.... Et l'aventure est assez étrange!

MADAME D'HERMOND, *riant.*

Comment, vous n'êtes pas mort?

SAINT-ERNEST, *avec gaîté.*

Ah! vous pouvez m'en croire : ce n'est pas vous que je voudrais tromper.

MADAME D'HERMOND.

Mais le journal officiel?...,

SAINT-ERNEST.

Oh ! le journal officiel...

AIR de Julie.

Un journal est, je vous l'assure,
Une très grande autorité,
Et je crois, en chaque aventure,
Qu'il ne dit que la vérité;
Surtout pour les arts et la gloire
Je le crois vrai, sans nul effort ;
Mais quand il dit que je suis mort, } *bis.*
Permettez-moi de n'en rien croire.

MADAME D'HERMOND.

Je vais faire assembler votre maison, apprendre cette bonne nouvelle à tout le monde!.. Que cette chère Anaïs sera contente.... Combien de larmes elle a versées sur votre mort!

SAINT-ERNEST.

Pauvre petite!... Cependant je ne suis guère son mari qu'en perspective..... Peut-être est-ce à cause de cela.

MADAME D'HERMOND.

Quoiqu'elle n'eût à peine que onze ans, et qu'elle n'ait fait que vous entrevoir le jour où, par des arrangemens de famille, elle devint votre femme, Anaïs n'a cessé de parler de son mari; et la haute importance qu'elle attache à ce titre présente un contraste piquant avec les graces de son caractère; c'est un mélange fort divertissant de douceur et d'espiéglerie, d'esprit et de naïveté; ses caprices même la font aimer de tout le monde.

SAINT-ERNEST.

Chère Anaïs !

MADAME D'HERMOND.

Depuis l'instant où vous partîtes, il y a bientôt quatre ans, pour aller à la Martinique recueillir la succession qui vous était assurée par ce précoce et singulier mariage, je n'ai pas quitté Anaïs, et je puis vous attester que toutes ses pensées ont été pour votre retour ; jugez donc quelle dut être sa douleur en apprenant votre naufrage et votre mort.

AIR de la Chasse. (Somnambule mariée.)

Depuis un mois, dans sa douleur profonde,
Parlant toujours de défunt son époux,
Pour la retraite elle veut fuir le monde,
Et, bien que mort, ne vivre que pour vous.

Elle m'a dit : « *De ma triste existence*
A tout jamais le destin est rempli ! »

SAINT-ERNEST.

La pauvre enfant, voyez son innocence !
Croit que toujours on pleure son mari.

Tout ce que vous m'apprenez me fait persister dans la résolution que j'ai prise pendant la traversée.

MADAME D'HERMOND.

Que prétendez-vous faire ?

SAINT-ERNEST.

Mon projet est bien simple : marié à la jeune Anaïs Derneval, pour assurer sa fortune et la mienne, pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, j'ai bien souvent regretté ma liberté.

MADAME D'HERMOND.

J'entends, vous avez fait comme tous les maris.

SAINT-ERNEST.

Entre nous, je ne pouvais me former une idée bien séduisante d'un enfant que l'on m'avait fait épouser sans me donner même le temps de la connaître. Parti simple aspirant de marine, je reviens dans ma patrie avec un grade supérieur, une fortune considérable; mais avant de me fixer dans ce pays, avant de devenir réellement le mari de ma femme... je veux...

MADAME D'HERMOND.

Vous voulez ?....

SAINT-ERNEST.

Faire un peu l'amant auprès d'elle... étudier son caractère et savoir si nous pouvons être heureux dans le lien qui nous engage.

MADAME D'HERMOND.

Pouvez-vous en douter ? l'innocence d'Anaïs...

SAINT-ERNEST, *riant.*

Non, je ne la mets nullement en doute; mais je veux savoir seulement si nos cœurs peuvent s'entendre..... Si ma veuve approuve mon amour, je ressuscite; sinon, je lui laisse la moitié de ma fortune et je retourne aux colonies.

MADAME D'HERMOND.

Quoi, Monsieur, vous voudriez ?

SAINT-ERNEST.

Dans la situation où nous sommes, pourquoi nous charger d'une chaîne éternelle ?

AIR du Vaudeville de la Servante justifiée.

Non, c'en est fait, si ma femme est coquette,
Si je ne puis embellir son destin,
Je l'enrichis, et, l'ame satisfaite,
Sur mon vaisseau je remonte soudain.
Plus de tracas, de chagrin domestique...
Quand nous serons libres de notre sort,
Ma femme en France, et moi dans l'Amérique,
J'espère au moins que nous vivrons d'accord. (*bis.*)

MADAME D'HERMOND.

Après tout, je ne vois aucun inconvénient à cette ruse.

SAINT-ERNEST.

La nouvelle de ma mort me sert à merveille; il est probable qu'Anaïs ne me reconnaîtra pas.

MADAME D'HERMOND.

Je le crois.

SAINT-ERNEST.

Laissez-moi passer pour le parent de son mari: je serai chargé de lui apporter mes dernières volontés.

MADAME D'HERMOND.

Je vous comprends et ne demande pas mieux que de vous seconder.... Mais quelqu'un vient.... (*elle remonte la scène.*) C'est notre voisin, M. de Gourny.

SAINT-ERNEST.

Quel est ce monsieur ?

MADAME D'HERMOND.

Une espèce de parasite, assez riche pourtant, mais qui aime mieux vivre des rentes des autres que des siennes... un ridicule personnage qui se croit gai et qui n'est que fatigant; un soupirant de quarante-neuf ans enfin, qui depuis la nouvelle de votre mort a des prétentions à la main d'Anaïs.

SAINT-ERNEST.

Ah bon! voici qui va nous amuser.

SCENE II.

LES MÊMES, M. DE GOURNY.

GOURNY, *une très belle rose à la main.*

Madame d'Hermond.... j'ai bien l'honneur de vous saluer... Monsieur, je suis bien votre serviteur... Comment va notre jeune veuve?... comment a-t-elle passé la nuit.....

hein !.. dites-moi ça.... toujours du chagrin, je parie; tant mieux, tant mieux... nous la consolerons.

SAINT-ERNEST.

Je l'espère bien. (*à part après l'avoir fixé.*) O! l'excellente figure!

GOURNY.

Et moi j'en suis sûr... J'en ai tant consolé de veuves.... en ai-je consolé dans ma petite ville de Constance!.... Je n'étais connu là que sous le nom du grand consolateur des veuves ! (*riant*), hé ! hé ! (*bas à Madame d'Hermond.*) Quel est ce monsieur ?

MADAME D'HERMOND, *haut.*

Monsieur est un parent de monsieur de Saint-Ernest.

GOURNY.

Tant mieux! tant mieux! parent de bien près?

SAINT-ERNEST.

Oui, Monsieur, de très près, d'aussi près que possible...Je viens pour lui faire connaître les dernières volontés du défunt.

GOURNY.

Pauvre cher homme! que Dieu ait son ame... et moi sa femme ! (*riant.*) hé ! hé ! hé !

SAINT-ERNEST.

Comment, Monsieur ?

GOURNY.

On ne peut pas laisser une jeune veuve ainsi se désoler, et vous voyez en moi un de ses plus zélés adorateurs.

SAINT-ERNEST, *malignement.*

Monsieur est donc certain de plaire ?... Il est sûr qu'avec les agrémens de sa personne....

GOURNY.

Bon!... si j'en suis certain, je n'ai fait que cela toute ma vie... avec l'habitude que j'en ai... Hé ! hé !

MADAME D'HERMOND.

Et si le défunt n'était pas mort par hasard ?

SAINT-ERNEST, *bas à madame d'Hermond.*

Silence! vous allez l'effrayer !

GOURNY.

Heureusement il l'est, mais il ne le serait pas, que cela me serait encore bien égal, puisqu'il est absent. (*riant.*)

hé! hé! hé! je m'y connais.... Et dans ce genre de conquêtes...

SAINT-ERNEST, *bas à madame d'Hermond.*

C'est un sot!

MADAME D'HERMOND.

Il passe pour ça.

GOURNY.

Ma réputation est faite.

MADAME D'HERMOND.

Je vais avertir madame de Saint-Ernest de l'arrivée de son cousin.

GOURNY.

Alors, bonne dame, dites-lui aussi que je suis là...avec le bouquet d'usage. (*Madame d'Hermond sort.*)

SCENE III.

SAINT-ERNEST, GOURNY.

GOURNY.

Monsieur, je suis enchanté que l'occasion se présente de faire connaissance avec un parent de feu M. de Saint-Ernest; c'était un homme fort aimable, peu de moyens... pas beaucoup d'esprit, mais de l'honneur, de la bravoure.

SAINT-ERNEST.

Vous le connaissiez?

GOURNY.

Oh! particulièrement, et il doit vous avoir souvent parlé de moi.

SAINT-ERNEST.

Lui? jamais. (*à part.*) C'est la première fois que je le vois.

GOURNY.

Comment il ne vous a pas parlé de M. de Gourny, son intime, son inséparable?... (*à part.*) Le cher homme est mort, il ne viendra pas me contredire. (*haut.*) Il laisse, dit-on, une fortune immense à sa veuve?

SAINT-ERNEST.

Mais oui, lorsque les affaires de la succession seront terminées, elle pourra bien réaliser soixante mille livres de rente.

GOURNY.

Soixante mille francs... oui, je la consolerai, elle ne ré-

sistera pas à mon éloquence....... C'est une veuve adorable !

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Eh bien! Monsieur, nous verrons cela, je vous promets de parler pour vous.

GOURNY.

Ah ! tant mieux ! tant mieux ! parlez, et je vous seconderai par mon amabilité naturelle. (*Saint-Ernest se dispose à sortir.*) Vous me quittez ?

SAINT-ERNEST.

Je vais mettre un habit plus décent pour paraître devant ma jolie cousine.

GOURNY.

C'est juste !.. l'étiquette avant tout.... Pour moi, dès le matin je suis toujours en toilette... Quand on fait profession de consoler les dames, il faut toujours être sur le *qui vive!*.... Au moment où l'on y pense le moins, une occasion se présente.... hé! hé !.... (*Ne voyant plus Saint-Ernest qui est sorti pendant ce monologue.*)

SCÈNE IV.

GOURNY, *seul.*

Il est parti le cousin du défunt.... Ces gens de mer ont des manières... mais il faut être juste, ils ne peuvent pas être élevés comme nous: sur un vaisseau on ne peut guère fréquenter le beau monde ; il n'y a pas là de ces soirées où l'on se forme l'esprit avec le boston ou l'écarté, et de ces dîners où l'on s'épure le goût avec les chefs-d'œuvre gastronomiques des Grignon et des Véry... Dieux! comme ce mariage m'arrangerait !.. une petite femme jolie, innocente... et une fortune !... J'ai de l'espoir: car enfin, qui pourrait-elle me préférer ? je le demande, il n'y a que moi qui suis admis dans le château ; et d'ailleurs mon mérite personnel.... j'ai quarante-neuf ans.... passés.... c'est vrai... mais il n'y paraît pas, ou du moins il n'y paraît guère...d'ailleurs il y paraîtrait beaucoup que ce ne serait pas une raison...

AIR : Heureux habitans. (Kelly.)

C'est à cinquante ans
Que toujours on renomme
Un homme ;

L'esprit, les talens
Ont plus d'éclat à cinquante ans
Et même l'Amour
Voit à sa cour
Belles
Rebelles
Fuir les jeunes gens
Pour les amans
De cinquante ans.

De nos étourdis
Les tons hardis,
La suffisance,
Sont toujours l'effroi
Des dames qui suivent leur loi;
Et ces freluquets,
Par leurs caquets
Et leur jactance,
Rendent les époux
Inquiets, défians et jaloux.
C'est à cinquante ans, etc.

Et que de malheurs
Et que de pleurs,
Quand du silence
S'élance
Soudain
Un secret qu'on croyait certain !
L'homme est peu discret,
Mais il vient un âge,
Je gage,
Où nul ne croirait
Indiscret
Qui se vanterait.
C'est à cinquante ans, etc.

Et lorsque l'hymen
Nous range enfin
Près d'une femme,
A quel âge est-on
Amoureux comme un Céladon?
Bref, en quel instant
Est-on souvent
Près de sa dame
Empressé, constant,
Galant,
Et surtout complaisant?...
C'est à cinquante ans, etc.

Mais j'entends, je crois, notre jolie veuve.

SCÈNE V.

GOURNY, ANAÏS, *en grand deuil de veuve*, MADAME D'HERMOND.

ANAÏS, *avec ingénuité*, *sans voir Gourny*.

Non, ma bonne amie, non, je ne veux voir personne; je dois cette déférence à la mémoire de feu mon époux!

AIR : Pauvre Arondel (de Trilby).

Quand son retour faisait mon espérance,
Il n'est donc plus celui que tant j'aimais!
Il ne devait, hélas! revoir jamais
Le doux rivage et le ciel de la France...
Pauvre Anaïs, tes pleurs sont superflus,
Car il n'est plus! *(bis.)*

Je te le répète, ma bonne amie, je ne veux voir personne.

GOURNY.

Personne!... excepté moi, charmante veuve?

ANAÏS.

Ah! vous voilà, monsieur de Gourny... Oh! vous, c'est différent, vous pouvez toujours venir : quand je vous vois, cela ne m'empêche pas d'avoir du chagrin.

GOURNY.

Aimable veuve!.. je suis flatté... (*à part.*) Quelle heureuse confiance!

MADAME D'HERMOND.

Songez, Anaïs, que vous ne pouvez refuser de voir le cousin de monsieur de Saint-Ernest; il est chargé, dit-il, des dernières volontés de votre mari.

ANAÏS, *avec douleur.*

Mon pauvre mari! (*avec vivacité.*) Ah! la belle rose que vous avez là, monsieur de Gourny!

GOURNY.

C'est pour vous qu'elle est éclose, aimable veuve; elle était seule et unique sur un rosier, et je vous l'apporte afin que vous soyez deux. (*en riant.*) Hé! hé! il y est, le madrigal!

ANAÏS.

Ma bonne amie, quand on est en deuil de son mari, peut-on se parer d'une rose?

MADAME D'HERMOND, *souriant.*

Sans doute... Les roses d'ailleurs vont très bien avec le noir.

GOURNY.

Et le noir va très bien à madame.

ANAÏS, *plaçant la rose à son côté.*

(*à Gourny.*) N'est-ce pas que je suis bien comme cela? (*avec douleur et ingénuité.*) Ah! si mon pauvre époux pouvait me voir avec mon deuil!

AIR de l'*Angélus.*

Sous ce lugubre vêtement
Puisqu'on dit que je suis jolie,
Je voudrais que mon pauvre Armand
Fût encor près de son amie! (*bis.*)
Ah! que n'a-t-il touché vraiment
Le rivage de sa patrie,
Ne fût-ce que pour un moment
Et pour venir voir seulement
Combien sa veuve est embellie!

Que n'est-il là!... à la place de Monsieur!

GOURNY.

Je ne voudrais pas être à la sienne, moi... hé! hé!

ANAÏS.

Oui, réflexion faite, tu peux faire venir le parent de monsieur de Saint-Ernest, je me sens la force de le recevoir.

MADAME D'HERMOND.

Je cours le chercher... vous restez, voisin?

GOURNY.

Toujours, madame d'Hermond, toujours; à moins cependant que Madame...

ANAÏS.

Oh! non, non, monsieur de Gourny, restez avec moi. (*Madame d'Hermond sort.*)

SCÈNE VI.

ANAIS, DE GOURNY

ANAÏS.

C'est bien aimable à vous de tenir ainsi compagnie à

une pauvre veuve... Je suis si contente d'avoir auprès de moi quelqu'un à qui je puisse parler de mon époux.

GOURNY.

Il paraît, charmante veuve, que vous aimiez beaucoup le defunt?

ANAÏS.

Oh! si je l'aimais!... (*elle essuie ses yeux.*) c'était mon premier mari.

GOURNY, *à part.*

Je le crois bien, à quinze ans. (*haut.*) Il ne faut pas vous désoler ainsi... Perdre un mari, c'est triste, c'est affreux, j'en conviens, c'est même désagréable... mais ce n'est pas une perte absolument irréparable.

ANAÏS.

Je n'ai jamais connu celui que je pleure, et je ne l'ai jamais vu pour ainsi dire... J'avais à peine onze ans quand on nous maria, pendant la nuit, dans la chapelle d'un château... En sortant de là, mon mari partit pour la Martinique, et l'on me ramena dans mon couvent; mais mon cher Armand m'écrivait souvent... j'ai toute sa correspondance... Que d'esprit il avait!.. que d'amour!.. Dans sa dernière lettre, il me disait qu'il revenait plus épris que jamais et qu'il m'apportait un singe et deux perroquets... Ils auront aussi péri dans le naufrage!

GOURNY.

Pauvres bêtes!

ANAÏS.

On vient, c'est sans doute le parent de monsieur de Saint-Ernest... Il va renouveler toutes mes douleurs, j'en suis bien sûre! (*arrangeant sa coiffure.*) Suis-je bien comme cela?

GOURNY.

Vous êtes adorable!

ANAÏS.

Ah! tant mieux!.. cela fera plaisir au cousin de mon mari.

GOURNY, *à part.*

Ce qui ne laisse pas que d'être très flatteur pour moi... Maudit parent!

SCENE VII.

LES MÊMES, MADAME D'HERMOND, SAINT-ERNEST, *en habit.*

MADAME D'HERMOND.

Voici, ma chère Anaïs, le parent de monsieur de Saint-Ernest.

ANAÏS.

Je suis charmée, Monsieur, que l'occasion se présente de faire connaissance avec un parent de feu mon époux.

SAINT-ERNEST, *la fixant.*

C'est moi, Madame, qui dois me féliciter... (*à part à madame d'Hermond.*) Ma veuve est vraiment fort jolie, et quand je la regarde je suis charmé d'être vivant.

ANAÏS, *à Gourny, après avoir regardé Saint-Ernest.*

Il est gentil mon cousin, n'est-ce pas ?

GOURNY.

Oh ! oh ! figure maritime ; l'air d'un nouveau débarqué.

ANAÏS.

On dit, Monsieur, que vous m'apportez les dernières volontés de M. de Saint-Ernest.

SAINT-ERNEST.

C'est avec peine, Madame, que je viens m'acquitter d'un soin si douloureux..... La crainte de renouveler vos chagrins....

ANAÏS.

Oh ! n'y faites pas attention et parlez vite, je suis impatiente de savoir ce que me veut mon époux.

SAINT-ERNEST.

D'abord le premier désir que monsieur de Saint-Ernest ait manifesté au moment de la catastrophe qui vous a privée de lui...c'était que vous missiez le plus tôt possible un terme à votre cruel veuvage....

ANAÏS, *avec étonnement.*

Comment il veut que je me remarie ?

SAINT-ERNEST.

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs. (Julien.)

Oui, votre époux, Madame, a désiré
Que par l'hymen vous charmiez votre vie,
Et que bientôt...

ANAÏS.

Monsieur, j'obéirai,
Malgré mes pleurs et ma peine infinie.

On me prescrit le nœud le plus chéri,
Céder est mon devoir, j'espère :
La femme, hélas! doit toujours faire ainsi
La volonté de son mari....
Surtout lorsque c'est la dernière. *(bis.)*

GOURNY, *à part.*

Hé! hé! pas mal.

MADAME D'HERMOND.

Pauvre Anaïs!

SAINT-ERNEST, *bas à Madame d'Hermond.*

Son ingénuité me fait un plaisir...

ANAÏS.

Mais j'y pense, vous devez avoir une lettre de lui.

SAINT-ERNEST.

Non, Madame, mais voici son anneau qu'il m'a donné pour garant....

ANAIS, *le prenant et le mettant à son doigt.*

Oui, je le reconnais.... voilà nos deux noms.... Il n'y a plus qu'une chose qui m'embarrasse maintenant.. Votre cousin veut que je me remarie le plus tôt possible et je ne demande pas mieux que de lui obéir, mais où trouver un mari tout prêt?

GOURNY, *arrangeant sa cravate et toussant.*

Hum! hum!

ANAÏS.

Personne ne vient plus nous voir dans ce château : Les pauvres veuves sont si vite délaissées!... et j'ai beau songer, je ne vois personne....

GOURNY, *de même.*

Hum! hum!

SAINT-ERNEST, *regardant Gourny en riant.*

Feu votre époux, Madame, sans prétendre vous imposer aucun choix, me semble pourtant avoir désigné son successeur.

ANAÏS.

Mon cher mari!... il a songé à tout...

MADAME D'HERMOND.

Et cette personne, Monsieur, connaissez-vous son nom?

SAINT-ERNEST, *montrant de Gourny.*

C'est son ami intime, Madame, Monsieur de Gourny ici présent.

GOURNY, *très surpris.*

Moi!

SAINT-ERNEST.

Vous-même, Monsieur.

ANAÏS.

Comment, notre voisin ?

GOURNY, *à part.*

Par exemple... si je m'attendais à celle-là !

SAINT-ERNEST.

L'amitié qui vous unissait à monsieur de Saint-Ernest était si grande, et mon parent connaissait si bien toutes vos nobles qualités, qu'il n'est pas étonnant...

GOURNY, *à part.*

Il me connaissait !... celui-là est un peu fort.... Je ne l'ai jamais vu ; mais c'est une ruse du jeune parent pour avoir un bénéfice sur l'héritage. (*haut.*) Je suis certainement flatté d'un choix si honorable... Et cela me décide, aimable veuve, à vous ouvrir enfin mon cœur... apprenez donc que mes assiduités dans ce château n'avaient pour but que de vous consoler d'une perte cruelle en vous offrant mon cœur et ma main.... Feu mon ami....

SAINT-ERNEST, *à part.*

Il n'en démordra pas.

GOURNY.

N'avait fait que pressentir mes intentions... Mais, comme dit Monsieur, nous étions deux amis intimes, et alors il n'est pas étonnant que nous ayons eu la même pensée à l'égard de sa femme.... Deux amis se rencontrent souvent sur ce chapitre-là !

ANAÏS.

Comment, Monsieur, vous m'aimez et vous voulez devenir mon mari ?

GOURNY.

Depuis long-temps j'aspirais à cet excès d'honneur, et si, pour remplir les dernières volontés du défunt, vous daignez m'accorder votre main...

ANAÏS, *la lui tendant indifféremment.*

AIR : Doux moment (de la Maison de Plaisance.)

La voilà.

LES AUTRES, *à part.*

La voilà !
Qu'elle est vive
Et naïve !

ANAÏS.

La voilà !

LES AUTRES.

La voilà !

ENSEMBLE.

SAINT-ERNEST.

Quelle femme j'ai là !

MADAME D'HERMOND.

Quelle femme il aura !

GOURNY.

Quel bijou j'aurai là !

MADAME D'HERMOND, *bas à Anaïs.*

Quoi, déjà vous songez, ma chère,
A former un autre lien ?
Et notre voisin sait vous plaire ?

ANAIS.

Lui, me plaire ?... je n'en sais rien.
Mais puisque Monsieur dit qu'il m'aime,
Je donne ma main sans regret.
Si quelqu'autre la demandait,
Je la lui donnerais de même. (*bis.*)
(*à Gourny.*)
La voilà !

LES AUTRES.

La voilà!
Quelle est vive
Et naïve, etc.

GOURNY, *ivre de bonheur.*

Je suis dans une joie, dans un ravissement! A quand la noce, madame d'Hermond ?

MADAME D'HERMOND.

Mais.... quand le deuil sera fini.

ANAÏS.

Eh bien ! est-ce qu'il n'est pas bientôt fini ce deuil ?

SAINT-ERNEST, *à part.*

Le mari défunt joue ici un singulier personnage !

GOURNY.

Mais il me semble que sans manquer aux convenances, on pourrait fixer le mariage au mois prochain...... Qu'en pense Monsieur ?

SAINT-ERNEST.

Moi, Monsieur,..... en voyant Madame, je conçois votre empressement.... La semaine prochaine.... demain.... ce soir même.

ANAÏS.

Allons, voilà qui est dit....... Nous nous marierons le plus tôt possible.... Puisque vous voilà, mon cousin, je vous invite à ma seconde noce.

SAINT-ERNEST, *en souriant.*

Je me flatte, ma cousine, qu'elle ne se fera pas sans moi.

AIR : Oui, Frédéric, vous l'ignorez peut être. (Somnanbule.)

Vous m'invitez à votre mariage,
De cet honneur je ressens tout le prix,
Et je viendrai vous offrir mon hommage
Quand vos chagrins, hélas ! seront finis !
Comptez sur moi, veuve aimable et jolie,
Je n'aime pas à me faire prier,
Et pour le jour de la cérémonie
J'espère bien arriver le premier. (*bis.*)

GOURNY.

Je vais à l'instant même commencer les préparatifs de cette grande journée !

AIR du Final du quatrième acte du Chiffonnier.

Un si doux mariage
Comble enfin mes désirs,
Je veux dans mon ménage
Appeler les plaisirs.

ENSEMBLE.

Un si doux mariage
Comble enfin { mes / ses } désirs.
{ Il va / Je vais } dans { son / mon } ménage.
Appeler les plaisirs.
{ Il appellera les / J'appellerai tous les } plaisirs.

(*Gourny et madame d'Hermond sortent.*)

SCENE VIII.

ANAIS, SAINT-ERNEST.

ANAÏS.

Maintenant que nous voilà seuls, Monsieur, achevez de m'apprendre les volontés de mon premier époux.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Elle se croit déjà la femme du second !

ANAÏS.

Vous avez vu, Monsieur, l'empressement que j'ai mis à remplir ses désirs.

SAINT-ERNEST.

Oui, Madame; mais que pourrais-je encore vous dire, lorsque, par l'hymen que vous projetez, vous m'enlevez jusqu'à l'espérance?

ANAÏS.

Je ne vous comprends pas.

SAINT-ERNEST.

Vous allez devenir la femme de M. de Gourny?

ANAÏS.

Puisque mon mari l'a voulu.

SAINT-ERNEST.

Sans doute.... vous l'aimez?

ANAÏS.

Mais, non..... bien au contraire!.... cependant il est si bon, si complaisant, qu'il me semble que j'aurai du plaisir à le voir devenir mon époux; d'abord, je lui fais faire tout ce que je veux, et quand je me moque un peu de lui il ne se fâche jamais..... Il a le caractère si bien fait!

SAINT-ERNEST.

D'accord.... mais il me semble que vous pourriez faire un choix plus digne de vous, car enfin l'âge de M. Gourny...

ANAÏS.

Bon! qu'importe son âge?..... Est-ce que ma cousine Hortense n'a pas épousé un vieux président de soixante ans? en est-elle moins heureuse?... rien ne lui manque! son mari prévient tous ses désirs, les plaisirs suivent partout ses traces, et son petit cousin ne la quitte jamais.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Ah! le petit cousin est toujours là...j'y mettrai bon ordre. (*haut.*) Je conçois, Madame, toutes les raisons qui peuvent vous porter à devenir la femme de M. de Gourny: cependant, je ne dois pas vous en faire un mystère, il m'eût été bien doux d'aspirer à votre cœur et à votre main.

ANAÏS.

Comment, vous vouliez m'épouser aussi, mon cousin?

SAINT-ERNEST.

Celui que vous pleurez n'avait pas de confident plus intime que moi! Je voyais toutes les lettres que vous lui écriviez, et la grace touchante dont elles étaient remplies me captivait chaque jour davantage...... Votre mari me parlait surtout avec regret du jour où, venant de prononcer ce mot si doux qui vous unissait à jamais, il fut obligé de se séparer de sa jeune épouse... il me disait :

AIR de Céline.

Ce mariage si précoce,
Dont je n'ai que le souvenir,
Fut un mariage sans noce,
Et par conséquent sans plaisir.

ANAÏS.

Ce jour-là, Monsieur, quand j'y pense,
Le silence régna partout,
Mon cœur ne songeait qu'à la danse,
Et je ne dansai pas du tout.

Mais continuez, Monsieur, à me parler de votre cousin.

SAINT-ERNEST.

Je vous épargne, Madame, les détails de ce triste événement; forcé de chercher notre salut dans de frêles embarcations, je fus séparé de mon parent... mais avant de périr il m'avait ouvert son ame, et j'y vis que ses derniers vœux étaient pour votre bonheur.

ANAÏS, *sanglottant.*

C'était un si bon mari!.... et ce fut en ce moment qu'il désigna M. de Gourny?

SAINT-ERNEST.

Ce nom, Madame, n'est pas le seul qui soit sorti de sa bouche...

ANAÏS, *vivement.*

Comment! il en avait encore un autre en vue?

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Non, mais il se flattait que vous pourriez faire un choix digne de votre mérite... de votre fortune, et même il voulut bien me dire en ce moment affreux... mon cher Armand!

ANAÏS, *vivement.*

Vous vous appelez Armand?... Mon pauvre mari s'appelait aussi Armand. C'est un bien joli nom!.... Il vous disait donc, mon cher Armand?

SAINT-ERNEST.

« Je connais ton affection pour moi, et ton admiration « pour ma charmante Anaïs; si je péris dans ce naufrage, « cherche à lui plaire, à t'en faire aimer, et je suis certain « que si ma veuve te donne la préférence, tu mettras tous « tes soins à la rendre heureuse. »

ANAÏS.

En vérité, il vous disait cela?.. et vous, mon cher parent, que lui répondiez-vous?

SAINT-ERNEST.

Moi, Madame!... je gardais le silence, pénétré de douleur et d'amour, tandis qu'au fond de mon cœur je lui faisais le serment solennel.. Mais pourquoi vous rappeler des souvenirs inutiles?.. un autre va devenir votre époux, et il ne vous est plus permis de m'entendre.

AIR de la Gaza Ladra.

Oui, c'en est fait, pour moi plus d'espérance!
Il faut partir, il faut quitter la France!

ANAÏS, *avec déplaisir.*

Eh! quoi! partir,
Partir si vite!
A demeurer je vous invite.
Pourquoi partir,
Partir si vite?

ENSEMBLE.

Plus d'espérance!
Il fuit / Je fuis } la France.
Il veut / Je dois } partir.
Il veut me / Je dois vous } fuir.

(*Saint-Ernest sort.*)

SCENE IX.

ANAIS, *seule*, *voulant le rappeler.*

Monsieur Armand! monsieur Armand!... Il ne m'entend pas... il me quitte... et son départ m'afflige malgré moi... C'est que sa voix est si douce! son regard si tendre!.. Il a l'air bien malheureux... Si je l'épousais pour le consoler? Bon! mais j'ai donné ma main à monsieur de Gourny... Pouvais-je deviner que le parent même de mon époux... C'est qu'il est fort bien, monsieur Armand, tandis que le voisin...... il est vieux, laid, ridicule! et je pourrais l'épouser! non jamais!...

AIR d'Amédée de Beauplan.

Oh! c'en est fait,
Ce projet

Me déplaît,
Il me désole!
Il a reçu ma parole,
Mais je veux
Rompre ces nœuds
Affreux!
L'épouser, non, non!
Et l'aimer, non, non,
Ce serait perdre la raison!

Lorsque je songe à la tournure
Du second mari que j'ai pris,
Quand je songe à sa figure,
Malgré moi, soudain je frémis.
Oh! c'en est fait, etc.

Quand je songe au langage
De mon jeune parent,
Et combien son hommage
Est aimable et touchant....
Oh! c'en est fait, etc.

SCENE X.

ANAIS, MADAME D'HERMOND.

MADAME D'HERMOND.

Je vous cherchais, ma chère Anaïs, pour vous annoncer que je viens de faire les premiers apprêts de votre mariage avec monsieur de Gourny.

ANAÏS, *fâchée.*

Comment déjà?... Oh! ma bonne amie, je t'en prie, ne me parle plus de cet homme, je ne peux plus le souffrir! et maintenant c'est M. Armand, le parent de mon mari, que je veux épouser.

MADAME D'HERMOND, *feignant la surprise.*

Se pourrait-il?

ANAÏS.

Il est si bon!.. Croirais-tu qu'il m'aime depuis longtemps, et qu'il s'est épris de moi rien que par mes lettres? Oh! ma chère amie, je sens là que je ne puis être heureuse qu'avec lui!

MADAME D'HERMOND.

Fort bien!... mais que dire maintenant à monsieur de Gourny?

ANAÏS.

Eh bien! je lui dirai... non, tu lui diras, toi, pour lui faire entendre raison, que j'ai réfléchi... que mon parent me plaît mieux que lui... attendu qu'il est plus jeune.... plus aimable; tu lui diras... tout ce que tu voudras pour le persuader.

MADAME D'HERMOND, *en riant.*

Je lui dirai tout cela, et pourtant je dois vous avertir que vous ne pouvez guère compter sur votre jeune parent..

ANAÏS.

Que dis-tu?

MADAME D'HERMOND.

Il se dispose à partir dans la journée.

ANAÏS, *avec chagrin.*

Il est donc vrai qu'il veut m'abandonner!... lui qui avait l'air de tant m'aimer? mais il ne partira pas; puisqu'il est revenu d'un autre monde dans l'intention de me consoler, il faudra bien qu'il me console... Ma bonne amie, dis-lui que je veux absolument le voir, lui parler... Si je pouvais trouver le moyen de le retenir!

MADAME D'HERMOND, *à part.*

Ceci sert à merveille notre projet. (*haut.*) Mais vous pourriez empêcher le départ de votre parent en suivant le conseil que je vous ai donné... Voici le moment de déployer avec les graces que vous avez reçues de la nature, les talens agréables que vous tenez de l'éducation. (*à part.*) Je veux lui montrer aussi que mon élève me fait honneur.

ANAIS.

Oh! oui, tu as raison!

MADAME D'HERMOND.

On vient! c'est lui, peut-être... (*elle va à la porte du fond.*) non, c'est monsieur de Gourny.

ANAÏS.

Oh! que je le déteste de bon cœur à présent!

AIR du Concert à la cour.

Desormais entre nous,
Plus d'alliance!
Je frémis quand je pense
A cet époux!
Qu'il me déplaît!

Ah ! qu'il est
Laid.
Rien qu'à le voir
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans mon cœur.

SCENE XI.

LES MEMES, GOURNY, *suivi d'un valet qui porte un sultan très riche.*

GOURNY, *offrant le sultan que le valet dépose sur un meuble.*

En attendant le mariage,
Voici, Madame, mon hommage.

ANAÏS, *à part.*

Qu'il me déplaît, etc.

Non, Monsieur, maintenant
Je me dégage,
Plus d'hymen...

GOURNY.

Quel langage !
Et quel moment !

ANAÏS.

Qu'il me déplaît, etc.

GOURNY

Ah ! quel soufflet !
Je vois le trait.
Dieu ! qu'il est noir !
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans mon cœur.

MADAME D'HERMOND.

Ah ! quel soufflet !
Pour lui quel trait.
On peut le voir,
Le désespoir
Et la douleur
Sont dans son cœur.

(*Anaïs sort.*)

SCENE XII.

MADAME D'HERMOND, GOURNY.

GOURNY, *retenant madame d'Hermond qui se dispose à sortir.*

Madame d'Hermond me fera-t-elle l'honneur de m'expliquer la conduite légère de son élève?

MADAME D'HERMOND.

Cela n'a pas besoin d'explication, Monsieur : depuis que vous êtes parti, le parent de M. de Saint-Ernest s'est mis en concurrence pour obtenir la main de notre jeune veuve... et c'est lui qu'elle préfère.

GOURNY, *stupéfait.*

Serait-il vrai!... et vous avez souffert cela... vous, Madame d'Hermond; vous, sa gouvernante et son institutrice... Si ce sont là les leçons que vous donnez à vos élèves!...

MADAME D'HERMOND.

Oh! mon cher monsieur....

AIR : Fille avant le mariage.

On peut bien donner aux femmes
De l'esprit et des talens,
On peut faire dans leurs ames
Naître d'heureux sentimens;
Mais que leurs institutrices,
Passant leur tems à prêcher,
D'avoir souvent des caprices
Prétendent les empêcher,
Halte là!
Pour cela,
Notre savoir finit là!

GOURNY.

Je n'entends que ce langage...
J'ai cru que votre savoir,
Pour le bonheur d'un ménage,
Avait un plus grand pouvoir.
Mais l'élève jeune et belle
Que vous nous offrez ici,
Par ses vertus fera-t-elle
Le bonheur d'un vieux mari?

MADAME D'HERMOND.

Halte là !
Pour cela,
Notre savoir finit là !

GOURNY, *d'un air fanfaron.*

Mais que ce monsieur n'espère pas que je le laisserai paisible possesseur de ce trésor ! Il faudra qu'il me tue... ou... (*Saint-Ernest paraît dans le fond*).

MADAME D'HERMOND.

Le voici.

GOURNY, *se modérant.*

Ou qu'il me donne des raisons... raisonnables.

MADAME D'HERMOND.

Je vous laisse avec lui. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

GOURNY, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST, *avec intention.*

Vous paraissez en colère, Monsieur ?

GOURNY.

Non, Monsieur.... au contraire....

SAINT-ERNEST, *malignement.*

Je le conçois; vous devez être satisfait.... et le bonheur qui vous attend auprès de madame de Saint-Ernest...

GOURNY, *à part.*

Il me raille encore je crois!

SAINT-ERNEST.

J'admire vraiment, Monsieur, avec quelle rapidité vous faites des conquêtes.

AIR du Ménage de garçon.

Au savoir d'un vieux capitaine
Vous joignez cette vive ardeur,
Dont la puissance souveraine
Charme, captive un jeune cœur. (*bis*)
Mais, dans l'âge heureux où vous êtes,
Souvent on peut rétrograder.
On fait aisément des conquêtes...
Le talent est de les garder.

GOURNY.

Monsieur, je trouve ce persifflage on ne peut pas plus

déplacé ! et vous voyez un homme prêt à soutenir les armes à la main, s'il le faut!... (*Saint-Ernest lui fait un signe de provocation.*) S'il le faut, vous m'entendez, Monsieur..... car s'il ne le faut pas absolument.... vous me voyez prêt, dis-je, à soutenir les droits que j'ai à la main de madame de Saint-Ernest!....

SAINT-ERNEST.

Oh ! mes droits valent bien les vôtres, Monsieur.

GOURNY.

C'est ce que nous verrons!

AIR du vaudeville de Turenne.

Je vous le dis avec franchise,
Un tel procédé me surprend;
A l'obtenir rien ne vous autorise,
Vous n'êtes qu'un simple parent. (*bis*)
Sans hésiter je la réclame,
J'ai connu beaucoup le mari,
Et comme j'étais son ami,
C'est à moi que revient sa femme. } *bis.*

SAINT-ERNEST.

Voici ma femme, je crois... Silence, Monsieur.

GOURNY.

Votre femme?.. c'est ce que nous verrons.

SCENE XIV.

LES MÊMES, ANAIS, *en grande parure, robe rose et toque.*

SAINT-ERNEST, *à part et en riant.*

Décidément il paraît que l'on veut me séduire.

TRIO.

Musique de M. Has-Desforges.

ANAÏS.

C'est le voisin, ah! qu'il m'ennuie!
A m'obséder à tout moment,
Ce vieux et ridicule amant
Veut donc passer toute sa vie?

SAINT-ERNEST.

Dieu! qu'elle me paraît jolie!
Que mon cœur bat en ce moment!
Par l'éclat de ce vêtement
Ma veuve est encore embellie.

GOURNY.

Dieu! qu'elle me paraît jolie!
C'est une rose du printemps!
Sous ces vêtemens éclatans
Je la trouve encore embellie.
Permettez ici, belle dame...

ANAÏS, *avec hauteur.*

Ce n'est pas vous que je cherchais.

GOURNY, *humilié.*

Ce trait me blesse au fond de l'ame!

ANAIS, *s'approchant de Saint-Ernest.*

C'est vers Monsieur que j'accourais!

(*A son époux.*)

Mon parent, je ne puis le croire,
Vous voulez donc enfin partir?

SAINT-ERNET.

L'honneur m'ordonne de partir.

ANAÏS, *avec grace.*

Mais j'espère vous retenir,
Il y va vraiment de ma gloire!

GOURNY, *à part.*

Au lieu de le laisser partir
L'ingrate veut le retenir.

ANAÏS.

Vous resterez, j'en garde l'espérance,
Car en ces lieux, au gré de vos désirs,
Je rassemblerai les plaisirs
Qui peuvent charmer l'existence.
Nous aurons des concerts brillans,
Ma harpe fera sa partie.

(*Elle la désigne.*)

GOURNY, *à part.*

Elle va montrer ses talens!
Fût-il jamais plus de coquetterie?

SAINT-ERNEST, *idem.*

Elle va montrer ses talens:
Quelle aimable coquetterie?

ANAÏS.

Quand du concert cessera l'harmonie,
Vous me verrez jouer la comédie....
Oh! dans les coquettes vraiment,
Pour mon âge, j'ai du talent.

(*Elle imite les grandes coquettes de comédie en faisant jouer son éventail.*)

Soudain la walse me réclame,

(*Elle walse en chantant.*)

Chaque danseur choisit sa dame ;
Et c'est moi que chacun prend.....

(*S'arrêtant comme s'il s'opérait en elle un changement subit.*)

Mais quel sentiment,
Dans mon cœur s'éveille !
Jamais émotion pareille
Ne le troubla si tendrement.

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Mais quel sentiment, etc.

SAINT-ERNEST, *en montrant de Gourny.*

Quel sentiment
Dans son cœur s'éveille !
Sa jalousie est sans pareille.
Notre vieux fat est amusant.

GOURNY, *à part.*

Quel sentiment
Dans mon cœur s'éveille !...
Ma jalousie est sans pareille...
Que je maudis le cher parent !

SAINT-ERNEST.

C'en est fait, mon aimable parente, par vos graces et par vos talens vous l'emportez dans mon cœur sur la crainte que j'avais de déplaire à Monsieur, et je me fixe auprès de vous pour toujours!....

ANAÏS, *avec joie.*

Je savais bien que je le retiendrais.

GOURNY, *avec dépit.*

Ainsi donc il est décidé que vous préférez Monsieur ?

ANAÏS.

Oh! oui, pour cette fois je suis bien décidée.

GOURNY.

Et d'après cela il paraît que je n'ai plus le bonheur d'être aimé de vous ?

ANAÏS.

J'aime Monsieur maintenant, et c'est avec lui que je me marie.

SAINT-ERNEST.

Vous m'aimez, chère Anaïs, et c'est à moi que vous accordez votre main!...

GOURNY.

Et moi, je vois qu'il faut que je donne ma démission de mari sans en avoir occupé la place.

SCENE XV.

LES MÊMES, MADAME D'HERMOND.

MADAME D'HERMOND, *accourant.*

Ah! ma chère Anaïs, quel événement inattendu! quel bonheur inespéré!....

ANAÏS.

Qu'est-ce donc, ma bonne amie?

MADAME D'HERMOND.

Votre mari!....

ANAÏS.

Eh bien!...

MADAME D'HERMOND.

Il n'est pas mort!....

ANAÏS.

Qu'entends-je!...

MADAME D'HERMOND.

Il descend de voiture dans la grande cour du château.

ANAÏS.

Ah, mon Dieu! que faire?

SAINT-ERNEST, *en sortant.*

Je ne pourrai jamais paraître devant lui.

SCENE XVI.

LES MÊMES, *hors* SAINT ERNEST.

ANAÏS, *avec agitation.*

Ma bonne amie, aide-moi vite à faire disparaître cette toilette; rends-moi ma robe de deuil!.... mon bonnet!.... que penserait-il s'il me voyait ainsi? (*Pendant le couplet suivant, madame d'Hermond aide Anaïs à ôter sa toque, ses bijoux, et lui donne son bonnet de deuil, qu'elle place sur sa tête avec précipitation.*)

GOUNY.

Moi, je reste ici pour faire connaissance avec le cher époux.

ANAÏS.

AIR du rondeau de la Rosière de Verneuil.

Ah ! quel désespoir !
Et quelle triste aventure !
Il va donc me voir
Dans cette grande parure !
Ote-moi donc tous ces bijoux :
Il faut lui donner une preuve
Que dans ces lieux du moins sa veuve
Songeait encore à son époux !
Ah ! que ces maris sont méchans !
On ne peut jamais, dans sa peine,
Savoir d'une façon certaine
S'ils sont morts ou s'ils sont vivans!....

SCENE XVII.

LES MEMES, SAINT ERNEST, *en uniforme de capitaine de vaisseau*, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur de Saint-Ernest. (*il sort.*)

Suite de l'air.

TOUS, *en voyant paraître Saint-Ernest.*

O ciel!

ANAÏS.

O surprise extrême !
Ah quel stratagême !
Cet Armand que j'aime
Serait mon époux ?

SAINT-ERNEST.

Oui, c'est lui, ma chère,
Qui, fier de te plaire
Et toujours sincère,
tombe à tes genoux.

(*Il fléchit le genou et prend la main d'Anaïs qu'il baise.*)

ENSEMBLE.

ANAÏS.

Eh ! quoi, c'était lui !
La singulière aventure !

Il était ici
Par une heureuse imposture !
Ce moment comble mon espoir !
Après une si longue attente
Combien je dois être contente,
Lorsqu'enfin je puis le revoir !
O doux moment, trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve,
Je cesse aujourd'hui d'être veuve
Et je vais connaître l'amour.

SAINT-ERNEST.

Anaïs, c'est lui ;
Oui, que ton cœur se rassure,
Il était ici
Par une heureuse imposture.
Ce moment comble mon espoir,
Après une si longue attente
Et combien mon ame est contente,
Lorsqu'enfin je puis te revoir !
O doux moment ! trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve,
Dès ce moment tu n'es plus veuve
Et tu vas connaître l'amour.

MADAME D'HEMMOND.

Hé ! oui, c'était lui ;
Que votre cœur se rassure.
Il était ici
Par une heureuse aventure.
Ce moment comble votre espoir,
Après une si longue attente,
Que vous devez être contente
En ce moment de le revoir !
O doux instans ! trop heureux jour !
Plus de contrainte, plus d'épreuve;
Cessant aujourd'hui d'être veuve,
Vous allez connaître l'amour.

GOURNY.

Hé ! quoi, c'était lui !
La singulière aventure !
Et je fais ici
Une fort sotte figure.
Ce moment comble leur espoir,
Après une si longue attente,
Et ce bonheur qui les enchante....
Mais je suis forcé de le voir.
Pour moi c'est un fort mauvais tour
Et de sottise j'ai fait preuve !
En croyant que la jeune veuve
Ressentait pour moi de l'amour.

ANAÏS.

Comment c'est vous !.... Enfin nous voilà réunis!

SAINT-ERNEST.

Oui, mon amie, et pour ne nous quitter jamais.

ANAÏS.

Ah! c'est donc pour cela que madame d'Hermond m'a donné le conseil...

MADAME D'HERMOND.

D'employer tous vos moyens de plaire pour retenir votre jeune parent.

SAINT-ERNEST.

Chère Anaïs, j'ai voulu m'amuser un instant de ton heureuse innocence, et voir dans tout leur jour les charmes et les talens qui t'embellissent encore; rien ne manque plus à mon bonheur!

GOURNY, *avec stupéfaction.*

Comment c'était vous?

SAINT-ERNEST, *riant.*

Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance.

GOURNY.

Et moi qui l'appelais mon intime... Allons, puisque tout espoir m'est ravi, soyez heureux, moi je vais continuer à consoler d'autres veuves... si je peux.

ANAÏS.

Et moi je vais épouser mon premier mari en secondes noces.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANAÏS. SAINT-ERNEST.

AIR : O jour heureux! moment prospère! (De l'Anonyme.)

Moment heureux! jour plein de charmes!
Comme je sens battre mon cœur!
Qu'il est doux, après tant d'alarmes,
D'être rendus au vrai bonheur!

GOURNY.

De tant d'attraits, de tant de charmes
Si je ne puis être vainqueur,
Loyalement rendons les armes,
Soyons heureux de leur bonheur.

MADAME D'HERMOND.

Dans ce beau jour si plein de charmes
Je sens aussi battre mon cœur.
Ah! qu'il est doux, loin des alarmes,
D'être rendus au vrai bonheur!

VAUDEVILLE.

Air : Amis, voici la riante semaine.

SAINT-ERNEST.

Dans l'âge heureux d'amour et de tendresse,
Du sort cruel, éprouvant le courroux,
Mon Anaïs, en proie à la tristesse,
Pleurait la mort d'un amant, d'un époux.
Plus de chagrins et plus de noir veuvage,
Gaîté, fortune, espoir, hymen, amour,
Après un long et pénible voyage } *bis.*
Auprès de toi sont enfin de retour.

MADAME D'HERMOND.

Sur le chemin séduisant de la vie,
Ne rencontrant que les jeux, les Amours,
Femme à quinze ans, croit, tant elle est ravie,
Qu'elle pourra les fixer pour toujours;
Mais, revenant à moitié du voyage,
En soupirant elle dit chaque jour:
On voit bien moins d'Amours sur son passage } *bis.*
Quand de la vie on est sur le retour.

GOURNY.

Trois mois avant que de devenir père
Job, s'éloignant de la France une fois,
Dit à sa femme : « à mon retour j'espère
« Te retrouver telle que je te vois. »
Le cœur joyeux, après six mois d'absence,
L'époux revint dans son heureux séjour;
Et telle qu'il l'avait laissée en France } *bis.*
Il retrouva sa femme à son retour.

ANAÏS, *au public.*

Souvent, messieurs, vous me rendiez visite
Quand mon époux, hélas! était absent;
Continuez, tout bas je vous invite
A revenir, quoiqu'il soit là présent.
Loin d'imiter ces prudes indécises
Qui disent *oui*, *mais* et *non*, tour à tour,
Demain au soir à sept heures précises } *bis.*
Ici, messieurs, j'attends votre retour.

TOUS.

Demain au soir, à sept heures précises,
Nous attendons, Messieurs, votre retour.

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Moment heureux! jour plein de charmes! etc.

FIN.

EXTRAIT

DU CATALOGUE

DES LIVRES DE FONDS QUI SE TROUVENT

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, n° 7.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PIGAULT-LEBRUN, 20 forts vol. in-8, sur beau papier satiné, imprimés par MM. Didot, avec le portrait de l'auteur, gravé par Tardieux. Prix, 160 fr.

— Le même ouvrage, papier vélin. Le prix est double.

NOTA.—Chaque volume de cette édition contient quatre volumes de l'édition in-12.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. ALEX. DUVAL, membre de l'Institut (Académie française), 9 gros volumes in-8 de 550 pages chacun, avec des notices sur chaque pièce, ornés du portrait de l'auteur; belle édition, imprimée sur beau papier satiné, par MM. Firmin Didot. Prix, 63 fr.

Le neuvième volume renferme *trois* ouvrages *en cinq actes*, reçus avec enthousiasme à la Comédie-Française, lus à l'Institut en séance extraordinaire, et défendus par la censure. *Aucune de ces pièces n'a été ni ne sera vendue séparément.*

ŒUVRES DE L.-B. PICARD, membre de l'Institut (Académie française); nouvelle édition, imprimée avec soin par MM. Firmin Didot, sur beau papier satiné, et ornée d'un nouveau portrait de l'auteur; 10 vol. in-8. de 500 pages. Prix, 70 fr.; papier vélin, le double.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires des tomes 7 et 8 du *Théâtre de Picard*, pour compléter la première édition qui est en six volumes. Prix, 14 fr. les 2 vol.

Le même ouvrage, papier vélin. Le prix est le double.

Tous les Ouvrages ci-dessus sont imprimés en papier vélin, le prix en est double.

HISTOIRE DE FRANCE, ABRÉGÉE, CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE, à l'usage des gens du monde, par Pigault-Lebrun; avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité;* 6 vol. in-8. Prix, 7 fr. le volume. Quatre volumes ont déjà paru; le sixième est sous presse, et paraîtra en décembre prochain.

CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office, pour toutes les fortunes, par MM. Viard et Fouret, hommes de bouche. Un vol. in-8. de 600 pages, caractère petit-romain, grande justification; orné de grandes planches pour le service des tables, depuis douze jusqu'à cent couverts. Douzième édition. Prix, 6 fr.

LE CUISINIER ANGLAIS, traduit en français, avec le titre de chaque recette en français et en anglais; contenant, outre les articles qui concernent la cuisine française, la manière de faire toutes sortes de pudding, dumpling, pâtés, gâteaux, conserves, marinades, catsups, sauces et vins de fruits, faisant suite au *Cuisinier royal;* vol in-8. Prix, 3 fr.

ROMANS DE PAUL DE KOCK, 33 vol. in-12; à 3 fr. chacun.

André le Savoyard, 5 vol. in-12.

Sœur Anne, 4 vol. in-12.

M. Dupont, ou la Jeune Fille et sa bonne, 4 vol. in-12, deuxième édition.

Georgette, ou la Nièce du Tabellion, 4 vol. in-12, deuxième édition.

Frère Jacques, 4 vol. in-12, deuxième édition.

Mon Voisin Raymond, 4 vol. in-12, deuxième édition.

Gustave, ou le Mauvais sujet, 3 vol. in-12, deuxième édit.

L'Enfant de ma Femme, 2 vol. in-12, troisième édition.

Contes en vers, joli vol. in-12, figures, deuxième édition.

Petits tableaux de Mœurs, ou Macédoine critique et littéraire, 2 vol. in-12.

NOUVEAU SAVANT DE SOCIÉTÉ, ou Encyclopédie de tous les jeux ou amusemens. 4 vol. in-12, fig. et pl. Quatrième édition. Prix, 12 fr., et 16 fr. par la poste.

Le premier volume contient, jeux de société, gages et pénitences; le deuxième, tours d'adresse, de physique, de cartes; le troisième, un recueil des plus jolies chansons, énigmes et charades; le quatrième, règle de tous les jeux de commerce, jusqu'à celui du Trocadéro, ouvrage utile dans toutes les réunions.

DICTIONNAIRE THÉATRAL, ou DOUZE CENT TRENTE-TROIS VÉRITÉS sur les directeurs, régisseurs, acteurs, actrices et employés de divers théâtres. Un vol. in-12. Prix, 4 fr. Deuxième édition.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou l'Art d'être en garde contre les Fripons. Un vol. in-12. Prix, 4 fr. Deuxième édition.

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ÉCOSSE, par M. Charles Nodier. Un joli volume in-12, imprimé par Firmin Didot, sur très beau papier; orné de trois vignettes, par Bory de Saint-Vincent; d'une carte itinéraire de M. Cailleux, et d'un portrait d'un chef de Clan. Prix, 7 fr.

L'ART POÉTIQUE DES DEMOISELLES ET DES JEUNES GENS, ou Lettres à Isaure sur la poésie, par M. Emmanuel Dupaty. Histoire de la poésie et des poètes anciens, gros vol. in-12, quatre figures. Deuxième édition. Prix. 5 fr.

